

CÉLESTINE ET FALDONI,

OU

LES AMANS DE LYON,

DRAME HISTORIQUE, EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR M. AUGUSTIN ***;

*Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre
de l'Impératrice, le 16 juin 1812.*

PRIX : 1 FRANC 25 CENTIMES.

PARIS,

CHEZ MARTINET, LIBRAIRE, RUE DU COQ-St.-HONORÉ.

DE L'IMPRIMERIE D'EVERAT, RUE St.-SAUVEUR, N°. 4.
1812.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

CÉLESTINE , Fille d'un Noble de Lyon.....	M ^{lle} . DÉLIA.
FALDONI , Italien de naissance , et commis chez un Marchand.....	M. CLOZEL.
M. DE FIERVAL , Père de Célestine (1)	M. VIGNEAUX.
M ^{me} . DE FIERVAL , Mère de Célestine.....	M ^{me} . MOLÉ.
M. URBAIN , Pasteur et Aumônier du château d'Irigny.....	M. CHAZEL.
M. DE FLORVILLE , jeune Officier.	M. THÉNARD.
GERTRUDE vieille Gouvernante de Célestine.....	M ^{me} . LESCUYER.
FRANÇOIS , Domestique de M. de Fierval.....	M. ARMAND.

La Scène se passe à Lyon , dans l'hôtel de M. de Fierval , au premier Acte ; aux deuxième et troisième Actes , au château d'Irigny , près de Lyon.

(1) Le nom de FIERVAL est substitué à celui de DARANCOURT , parce qu'il caractérise mieux le personnage.

CÉLESTINE ET FALDONI,

OU

LES AMANS DE LYON,

Drame historique, en trois Actes, et en prose

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un salon, des fauteuils, une Table.)

SCENE PREMIERE.

GERTRUDE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *vergetant, et une badine à la main.*

Oh! mon Dieu, mademoiselle Gertrude, que je suis content; nous allons donc voir marier mademoiselle Célestine!

GERTRUDE.

Hélas!

FRANÇOIS.

La belle fête! toute la maison va être habillée tout à neuf, de la tête aux pieds: le cocher m'a dit comme ça que mon habit de jockey serait si beau qu'on me prendrait plutôt pour celui qui va dedans, que pour celui qui va derrière.

GERTRUDE.

Laisse-moi tranquille: je ne t'avais pas dit de venir avec moi ici.

FRANÇOIS.

C'est vrai ça, mamzelle Gertrude; mais vous êtes si bonne,

que, quand je peux vous attraper un moment pour faire la causerie, je suis heureux comme vous n'en avez pas d'idée.

GERTRUDE.

Achève ton ouvrage, cela vaudra mieux. Au moment d'un départ pour la campagne, on ne manque pas d'occupation.

FRANÇOIS.

Je n'ai plus que les habits de notre maître à battre, et ses brochures à envelopper pour mademoiselle Célestine.

GERTRUDE.

Encore des romans !

FRANÇOIS.

Ça ne doit pas vous étonner ; vous savez qu'elle les aime tant, que par fois elle passe des nuits entières à les lire.

GERTRUDE.

Bien malgré moi. Mais il suffit : hâte-toi ; M. de Fierval va arriver de Paris d'un moment à l'autre.

FRANÇOIS.

Avec le prétendu ? Ah ! je voudrais le voir. Ce mariage va rendre la gaieté à mademoiselle Célestine, j'en suis bien sûr.

GERTRUDE, à part.

Il me fait trembler moi ! (*haut.*) allons, allons, va-t-en travailler ; mademoiselle va rentrer. Tu sais bien qu'elle est déjà sortie depuis long-temps pour aller faire des emplettes. Si elle te trouvait ainsi à bavarder, tu serais grondé.

FRANÇOIS.

C'est vrai, mademoiselle Gertrude ; je m'en vas tout de suite. (*Il fait quelques pas, et revient.*) A propos, mademoiselle Gertrude, voilà la clé de la chambre de M. Urbain. En parlant de M. Urbain, comme il n'y a pas long-temps que je suis au service dans cet hôtel ; ça ne serait-il pas une très-grande curiosité de vous demander ce qu'il est dans la maison, M. Urbain ? Je vois bien que c'est un très-brave et digne. . . .

GERTRUDE.

Comment ! tu ne sais pas encore que le bon M. Urbain a été le précepteur du fils aîné de M. de Fierval, pauvre jeune homme moissonné à la fleur de son âge, et que monsieur et madame pour reconnaître ses soins assidus, lui ont donné dans cet hôtel un logement et leur table ?

FRANÇOIS.

Ah ! j'y suis maintenant.

GERTRUDE.

Ses avis sont si précieux qu'on ne fait rien sans le consulter ; c'est l'ami de la maison.

FRANÇOIS.

Ma foi, je l'aime bien aussi, moi; il a une si bonne figure, un air de douceur... un enfant lui parlerait: obligeant comme personne; témoin, on dit qu'il est allé conduire chez le médecin de la maison, pour une consultation, ce petit commis-marchand, votre voisin, si sujet de tomber comme roide mort sur la place, sans qu'on en puisse connaître la cause; et à qui madame et mademoiselle veulent tant de bien.

GERTRUDE.

Ce petit commis-marchand! voyez son air méprisant!... Il te convient bien! tu ne peux pas dire M. Faldoni, ou le commis de M. d'Osmond?... Sortez, monsieur, sortez.

FRANÇOIS, *s'en allant à reculons.*

Mais, mademoiselle Gertrude....

GERTRUDE.

Sortez, vous dis-je, malhonnête.

FRANÇOIS.

Pardons, mademoiselle Gertrude.

GERTRUDE.

Allez apprendre à vivre, monsieur, et connaissez la distance qui existe entre M. Faldoni, jeune homme plein d'honneur et de sentimens, et un petit faquin de valet comme vous.

FRANÇOIS, *sortant.*

Comment! moi, un faquin! moi, madame!

(Il sort poussé par Gertrude.)

SCENE II.

GERTRUDE, *seule.*

La vivacité m'a emportée, j'en ai du regret; je devrais paraître plus indifférente, lorsqu'il s'agit de ce cher M. Faldoni; mais c'est plus fort que moi. Voilà plus de six mois que ma chère Célestine m'a confié son amour pour lui, et son secret a été inviolablement gardé. Ce n'est pas le moment de le trahir par des imprudences. Ah! non, sans doute. Cependant l'instant fatal est arrivé; il faut que tout se découvre. M. de Fierval ramène de Paris le fils d'un de ses amis avec lequel il était en procès depuis long-temps. Cette alliance-là met fin à toute querelle. Mais quel coup elle porte au cœur de ma chère Célestine? Comment cela se passera-t-il? Que deviendrai-je, moi qui ai protégé ce funeste amour? Eh! pouvais-je faire autrement?... Ma pauvre Célestine aimait déjà éperduement, et depuis long-temps, M. Faldoni. Elle était tombée dans l'état de langueur le plus alarmant; et

ses jours étaient en danger, lorsqu'elle me fit l'aveu de la passion qui la dominait. Si je n'eusse consenti à être présente quelquefois à leurs entretiens secrets, c'en était fait de cette chère enfant!.. ou peut-être l'excès de cet amour eût entraîné des malheurs bien plus grands.

SCENE III.

GERTRUDE, CÉLESTINE.

CÉLESTINE.

Ah! ma bonne, je vous cherchais.

GERTRUDE, à part.

Quel air de satisfaction!

CÉLESTINE.

Tenez, ma bonne... (*Elle regarde de tous côtés.*) il est terminé!

GERTRUDE.

Il est terminé?... Quoi?

CÉLESTINE.

Mon portrait pour Faldoni; je viens de l'achever.

GERTRUDE.

Se peut-il?

CÉLESTINE.

Le voici. Est-il bien ressemblant?

GERTRUDE.

Ah! il est parlant.

CÉLESTINE.

Mes yeux ne m'ont donc point trompée?

GERTRUDE.

Comment, ma chère Célestine, dans une circonstance semblable, avez-vous pu conduire vos pinceaux avec tant d'art et d'assurance?

CÉLESTINE.

Ce n'était pas moi qui les guidais, Gertrude; mais l'Amour lui-même.

GERTRUDE.

Ah! vous me faites frémir!

CÉLESTINE.

Que dites-vous?

GERTRUDE.

Que votre malheureuse passion pour M. Faldoni va, je crois, nous attirer de grands maux! Voilà le résultat de ces lectures si dangereuses, et que j'ai vainement voulu empêcher: elles ont

bercé votre âme d'un vain espoir, vous ont offert des images trompeuses, et ont rendu votre esprit romanesque. Que faire maintenant? Songez donc que Monsieur votre père arrive aujourd'hui même, ce matin peut-être.

CÉLESTINE.

Mon père!... à ce nom je suis saisie d'effroi; je le vois me présenter un autre époux que Faldoni; je l'entends m'ordonner d'accepter celui dont il a fait choix; ma mère joint ses instances aux siennes: elle m'invite aussi, me presse, et enfin me commande.... Ah! ma bonne, quelle affreuse position!

GERTRUDE.

J'avais bien prévu tout cela, mon enfant, quand je m'opposais à vos liaisons avec M. Faldoni. La disproportion de rang et de fortune sera toujours un obstacle insurmontable à votre alliance avec lui, vous disois-je sans cesse. Vous savez combien Monsieur votre père aime les grandeurs et le faste; jamais il ne consentira qu'un jeune homme sans bieu et sans naissance devienne son gendre. Ancien colonel, et ayant conservé toute la sévérité taire, il exige surtout l'obéissance, est entier dans ses idées et invariable dans ses déterminations. Vous vous préparez, ma chère Célestine, bien des regrets: écoutez mes avis, mes conseils. Allons passer quelques mois au château; j'obtiens cette permission de Madame votre mère. Là, vous n'aurez plus sous les yeux l'homme qui fait le tourment de votre vie; là, nous aurons pour confident de vos peines M. Urbain, cet homme vénérable, qui vous aime comme un père; je lui avouerai tout; il vous consolera, vous donnera du courage, rendra le calme à votre cœur; et ma chère Célestine trouvera, dans le sein de l'amitié, un remède efficace aux maux de l'amour.

CÉLESTINE.

Non, non, ma chère Gertrude, détrompe-toi; quelques mois n'auroient pas suffi pour éteindre dans mon cœur les feux qui l'embrâsent.... Qu'il me tarde de connaître le résultat de cette consultation! L'état de Faldoni m'afflige de plus en plus.

GERTRUDE.

Inconcevable maladie!

CÉLESTINE.

Ces évanouissemens subits deviennent chaque jour plus fréquens et plus longs. Ah! combien j'aspire après le retour de Monsieur Urbain.... Mais, le voici.

SCÈNE IV.

Les Précédens, M. URBAIN.

GERTRUDE.

A l'instant nous parlions de vous, Monsieur Urbain.

CÉLESTINE.

Vous avez donc bien voulu accompagner M. Faldoni?

M. URBAIN.

Oui, ma chère amie : j'ai remis cet intéressant jeune homme entre les mains de plusieurs docteurs qui, bien informés de tous les détails de sa maladie, attendaient notre arrivée.

CÉLESTINE, *avec un empressement involontaire.*

Qu'ont-ils dit ?

M. URBAIN.

Ils ont déclaré avoir besoin de disserter entre eux ?

CÉLESTINE ET GERTRUDE.

Ah ! mon Dieu !

M. URBAIN.

A midi, la consultation me sera remise par écrit.

CÉLESTINE.

Vous irez encore ?

M. URBAIN.

Oui, j'irai moi-même.

CÉLESTINE.

Quelle bonté !

M. URBAIN.

M. Faldoni voulait monter ici.

CÉLESTINE, *vivement.*

Vous l'en avez empêché ?

M. URBAIN, *un peu étonné.*

Nullement ; mais l'un des domestiques nous a dit, en bas, que Madame de Fierval était absente.

GERTRUDE.

Ah ! je reconnais bien là sa délicatesse.

M. URBAIN.

Il se propose de venir remercier, à son retour, Madame votre mère.

CÉLESTINE, *à part.*

Puisse-t-il arriver bientôt !

GERTRUDE.

Je vais faire dire à M. Faldoni de vouloir bien l'attendre ici ;

nous causerons tous quatre , nous l'encouragerons , nous le consolons.

CÉLESTINE.

C'est cela , bonne Gertrude.

GERTRUDE.

Je reviens à l'instant. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

CÉLESTINE, M. URBAIN.

M. URBAIN, à part, Célestine rêveuse.

Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que je m'en aperçois, Célestine et Gertrude apportent à ce jeune homme un intérêt particulier; il règne quelquefois entre eux un air de mystère... Pauvre enfant! tu as perdu, je le crains, la paix de ton cœur!.. Qu'avez-vous, Célestine? vous voilà bien pensive.

CÉLESTINE, sortant tout à coup de sa rêverie.

Ah! pardon, pardon, M. Urbain; j'étais, sans le vouloir...

M. URBAIN.

Devenue très-sombre, très-rêveuse.

CÉLESTINE.

Dans la position où je me trouve, il n'est pas étonnant que... Vous ne m'en voulez pas, M. Urbain?

M. URBAIN.

Au contraire, j'ai quelques motifs pour cela.

CÉLESTINE.

Que voulez-vous dire?

M. URBAIN.

Célestine, qui m'a tant de fois donné des preuves de son attachement, de sa sincérité, de sa confiance; Célestine a des secrets pour moi!

CÉLESTINE.

Moi, des secrets!

M. URBAIN.

Célestine rougit!

CÉLESTINE.

M. Urbain!...

M. URBAIN:

Urbain sera toujours votre conseil et votre ami.... Avouez qu'une autre cause encore que celle de votre prochaine union... Ce mot augmente votre trouble!... Auriez-vous, pour ce ma-

Célestine.

riage, quelque répugnance ? Il parait cependant parfaitement assorti sous plus d'un rapport. M. de Forville, fils d'un premier Magistrat de la Capitale, est, dit-on, un jeune officier doué d'une figure agréable, possède des talens, a de l'esprit ; on dit même que son avancement dans la carrière militaire sera très-rapide. Quel époux mieux choisi pouvez-vous désirer ?... Mais votre affliction redouble encore ! Célestine, que se passe-t-il donc dans votre âme ?

CÉLESTINE.

M. Urbain, oui, je sens tous mes torts ; je vous ai caché jusqu'à présent bien des choses ; mais puisque vous m'offrez votre généreux appui, venez à mon secours, sauvez-moi des dangers qui m'environnent, et rappelez mon courage abattu. Oui, j'ose lever maintenant les yeux devant vous, et vous montrer toute ma faiblesse : j'aime, oui, M. Urbain, j'aime autant qu'il est possible d'aimer ; c'est une fièvre brûlante. Je ne suis plus à moi ; je suis toute à la passion qui me consume.

M. URBAIN.

Chère Célestine, que m'apprenez-vous ? Cette exaltation est extrême, et vos yeux expriment le délire ; mais quel est l'objet de cette flamme si ardente ?

CÉLESTINE.

Vous le connaissez.

M. URBAIN.

Je le connais ! (à part.) O pressentiment !

CÉLESTINE.

Vous le voyez tous les jours ; vous le quittez à l'instant, et vous allez le revoir ici.

M. URBAIN.

Faldoi !

CÉLESTINE.

Eh ! quel autre pourrait m'inspirer la même tendresse ? Il a des vertus, l'âme honnête et fière, supérieure aux événemens ; incapable de fléchir sous le poids de l'infortune, il supporte son sort avec courage et résignation, tandis que, plus faible que lui, je succombe à ma douleur.

M. URBAIN.

Reprenez vos esprits..... mon enfant, la providence fait quelquefois naître, de l'extrême douleur, des consolations inattendues.

CÉLESTINE.

La seule qui pourrait mettre un terme à mes souffrances,

serait un consentement que je n'obtiendrai jamais de mes parents, je le sais.

M. URBAIN, *à part.*

Je le crains bien aussi. (*haut.*) Mais, Célestine, quel moment avez-vous attendu pour me faire ces aveux ? celui où votre père, de retour au sein de sa famille, y conduit un jeune homme qu'il vous destine ; celui où la joie devrait briller dans nos yeux... que dira-t-il en les voyant pleins de larmes ?... que dira-t-il en apprenant ?...

CÉLESTINE.

Ah ! M. Urbain, c'est cela seul qui je redoute ; jamais je n'aurai la force...

M. URBAIN.

Je l'aurai pour vous, s'il le faut ; mais vous ferez encore des réflexions. J'emploierai tout pour vous donner le courage d'étouffer en vous cette passion si violente, dont les suites, hélas ! pourraient devenir trop funestes.

CÉLESTINE.

Comment étouffer une passion qui, depuis trois années, a pris naissance dans mon cœur ?

M. URBAIN.

Depuis trois années ! (*à part.*) O malheureuse enfant !

SCÈNE VI.

Les Mêmes, Mme. DE FIERVAL, GERTRUDE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Voilà Madame.

CÉLESTINE, *essuyant ses yeux.*

O ciel ! ma mère !

M. URBAIN, *bas et vite.*

Nous nous reverrons seuls bientôt, Célestine ; j'aurai réfléchi aux moyens de vous tirer de cette adreuse situation. (*Madame de Fierval et Gertrude entrent.*)

GERTRUDE.

J'ai trouvé Madame au magasin de M. d'Osmond. M. Faldoni va venir dans un moment.

(*Célestine va au-devant de sa mère qui l'embrasse.*)

Mme. DE FIERVAL.

Bonjour, ma chère Célestine ; bonjour, mon cher M. Urbain.

Je suis charmée de vous trouver ici ; mais , quoi , vous nous quittez déjà ?

M. URBAIN.

Je suis obligé de sortir en ce moment ; je ne tarderai point , Madame , à revenir près de vous.

Mme. DE FIERVAL.

Vous retournez , je gage , après de notre Docteur ; car le jeune Faldoni vient de me dire que vous vous vouliez prendre de nouveau cette peine.

M. URBAIN.

Je ferai aussi cette démarche ; mais j'ai encore un autre but. (*regardant Célestine.*) Permettez-moi de vous le taire.

GERTRUDE.

Je devine ; M. Urbain va faire quelque bonne action.

Mme. DE FIERVAL.

Ou soulager quelques affligés.

M. URBAIN , *regardant Célestine qui soupire.*

Du moins , je vais m'occuper des moyens d'y parvenir.

Mme. DE FIERVAL.

N'oubliez pas , mon cher Monsieur Urbain , que nous dinons aujourd'hui à Irigny ; veuillez faire ensorte de partir avec nous.

M. URBAIN.

Je ferai mon possible , Madame ; mais ne m'attendez pas ; vous savez que tout mon temps appartient au malheur. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

Les Précédens , excepté M. URBAIN.

Mme. DE FIERVAL.

Toujours le même !

CÉLESTINE.

Modèle de vertus !

GERTRUDE.

Le père des infortunés !

FRANÇOIS.

Ça ne devrait jamais mourir , des hommes comme ça !

Mme. DE FIERVAL.

Enfin , ma chère Célestine , le moment heureux approche ;

nous allons bientôt serrer dans nos bras mon époux et ton père , et tu vas connaître l'homme aimable et distingué auquel les vœux les plus doux , sous peu de jours , t'attacheront à jamais... D'après la lettre que j'ai reçue de lui , et dans laquelle il me prie de chercher dans cette ville les plus riches étoffes , j'ai trouvé tout à l'heure chez M. d'Osmont...

CÉLESTINE.

Chez M. d'Osmont !

Mme. DE FIERVAL.

Mille choses charmantes ! mais comme elles sont de fantaisie , tu les choisiras toi-même. M. Faldoni va apporter ici plusieurs objets des plus nouveaux.

CÉLESTINE, *à part.*

Quelle cruelle mission pour lui !

Mme. DE FIERVAL.

Il a d'ailleurs le goût excellent , tu le sais , puisque c'est à lui que tu laisses toujours le choix de tes emplettes.

CÉLESTINE.

Cela est vrai , ma mère.

Mme. DE FIERVAL.

Je n'ai pas besoin de recommander à Célestine d'être moins sérieuse. . . (*souriant.*) car , en vérité , ma fille , à te voir quelquefois , et par exemple en ce moment même , on dirait que tu as au fond du cœur le plus grand chagrin du monde.

GERTRUDE, *à part.*

Ma bonne maîtresse ne croit pas si bien dire la vérité.

Mme. DE FIERVAL.

Viens , ma fille , viens ; suis-moi , Gertrude : toi ; François , tu m'avertiras lorsque tu verras entrer M. Faldoni.

FRANÇOIS.

Le petit commis marchand. (*à part, regardant Gertrude.*) Ah ! mon dieu !

GERTRUDE, *avec humeur.*

Il n'y a pas deux Faldoni à Lyon.

CÉLESTINE, *à part.*

Oh ! non.

Mme. DE FIERVAL.

M. Urbain sera peut-être de retour , et nous pourrons donner connaissance de la consultation au jeune Faldoni.

FRANÇOIS, *bas à Gertrude.*

Vrai, ça ne m'arrivera plus, Mademoiselle Gertrude.

GERTRUDE, *avec humeur, en sortant.*

C'est bon, c'est bon. (*Elles sortent.*)

SCÈNE VIII.

FRANÇOIS, *seul et pensif.*

Mais, est-ce que par hasard?... voilà une réflexion qui me pousse, et qui est si naturelle, que j'en reste tout interdit... Mamzelle Gertrude ne prendrait pas tant d'intérêt à ce M. Faldoni, s'il n'y avait pas quelque raison cachée que je devine, moi... je parie qu'elle est amoureuse du jeune homme... Qu'est-ce que j'entends donc? (*Il va vers une fenêtre.*) Eh mais, voilà la chaise de poste de not' maître!... c'est lui!... oui! c'est bien lui!... le v'là qui met pied à terre, le prétendu qui descend avec lui... ah! il est gentil comme tout!... courons au-devant d'eux... non, non, faut pas, à cause de la corvée des paquets; restons plutôt ici en ayant l'air de ranger et de rapproper tout.

(*Il chante en dérangeant les fauteuils.*)

SCÈNE IX.

M. de FIERVAL, FLORVILLE, Domestiques portant divers paquets, porte-manteaux, etc. GERMAIN, habillé en courrier, et tenant une cassette, deux grands porte-feuilles, deux épées, des pistolets.

FRANÇOIS.

Ah! v'là not' maître!... Comment, c'est vous, not' maître? quel plaisir c'a me fait d'vous revoir.

M. DE FIERVAL.

Trêve à tous les complimens. L'appartement de M. de Florville est prêt, sans doute?

FRANÇOIS.

Certainement, notre maître. (*à Germain.*) Donnez donc que je vous débarrasse.

(*Il prend les fauteuils et les épées, et les pose sur la table.*)

FLORVILLE, pendant ce temps.

Quelle prévoyance infinie!

M. DE FIERVAL.

Comment donc, mon cher gendre ? car je puis vous appeler ainsi.

FLORVILLE.

Ce titre m'enchanté ; mais permettez-moi d'aller mettre ordre à ma toilette ; je brûle d'offrir mes hommages à la charmante Célestine, ainsi qu'à mon adorable belle-mère.

M. DE FIERVAL.

Je vous rejoins à l'instant ; et vous présenterai à nos dames.

FLORVILLE.

Je vous quitte, plein de ce doux espoir. (*Ils se saluent.*)

(*Florville, François, et deux domestiques avec des valises, sortent.*)

SCÈNE X.

M. DE FIERVAL, *seul.*

Heureux voyage ! un procès terminé, deux amis réconciliés, et une fille sous peu de jours mariée, je suis enchanté de moi-même !

SCÈNE XI.

M. DE FIERVAL, FRANÇOIS, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Ah ! Monsieur, que je suis aise de vous revoir !... Je vous annonce Madame et Mademoiselle.

M. DE FIERVAL.

Je cours les embrasser. (*Il sort avec Gertrude.*)

FRANÇOIS, *reparaissant.*

Monsieur, ce jeune Monsieur est dans son appartement.

M. DE FIERVAL.

Il suffit ; beaucoup de prévoyance et d'attention.

FRANÇOIS.

Soyez tranquille, il ne manquera de rien.

SCENE XII.

FRANÇOIS, *seul.*

Mon dieu ! mon dieu ! quelle fête ça va faire au château !... mais, à propos de noce, ç'en serait une bien comique, si Mademoiselle Gertrude allait se marier avec son bon ami Faldoni !... que je rirais donc de les voir danser ! (*on entend sonner.*) Monsieur m'appelle... j'y vais, monsieur, j'y vais.

(Il sort comme Célestine entre.)

SCENE XIII.

CÉLESTINE, *seule.*

Quelle contrainte !... elle double mes maux !... malgré mes efforts, mon père vient de s'apercevoir que je n'avais qu'une gaïté apparente... heureusement, ma mère n'attribue cette mélancolie qu'à mon caractère, et cherche à le persuader à son époux, qui ne semble pas en être convaincu... ses yeux cherchaient à lire dans les miens ; mais j'ai trouvé en m'éloignant un prétexte pour éviter les questions que je redoute ; d'ailleurs, Faldoni ne peut tarder à venir ; déjà même il devrait être ici : je brûle de lui remettre mon portrait avant notre départ pour le château. Quel étonnement et quelle satisfaction pour lui ! C'est dans ce salon qu'il doit passer d'abord ; le moment serait bien favorable : approchons de la fenêtre, et tâchons de l'apercevoir.

SCENE XIV.

FALDONI, CÉLESTINE, *à la fenêtre.*

FALDONI, *ayant sous son bras plusieurs pièces d'étoffes, entre sans apercevoir Célestine.*

FALDONI, *regardant.*

Personne dans ce salon.

CÉLESTINE, *se retirant de la fenêtre.*Je ne le vois point. (*Elle se retourne et s'écrie :*) Faldoni !

FALDONI, *laissant tomber ses pièces d'étoffe, et mettant les mains sur sa figure.*

Célestine !

CÉLESTINE.

Qu'avez-vous, mon ami?... ah !... je conçois... rassurez-

vous. Votre état, et tout ce qu'il entraîne de pénible pour une âme aussi fière que la vôtre, rien n'a pu jusqu'ici affaiblir mon amour; c'est dans votre cœur seul que je veux trouver la noblesse et l'élevation.

FALDONI.

Voyez où le sort me réduit!... c'est moi qu'il désigne pour apporter à Célestine les parures d'un hymen qui va me séparer d'elle à jamais!

CELESTINE.

Faldoni, quel mot prononcez-vous?... ah! comme la peine altère ses traits!... asseyez-vous, mon ami, je vais appeler quelqu'un.

FALDONI.

Non, non, je ne serois plus seul avec vous, et je perdrais ce moment de bonheur.

CELESTINE.

C'est aussi pour moi la plus douce jouissance. Ah! Faldoni, que ne puis-je près de vous, dans ma solitude, oublier tout l'univers, et riche de votre amour, laisser au reste du monde l'intérêt et les préjugés qui le gouvernent.

FALDONI.

Chère Célestine, quelle douce illusion!... mais la réalité vient détruire aussitôt ces riantes images!

CELESTINE.

Faldoni, cessez de m'affliger ainsi. Ouvrons plutôt nos cœurs à l'espérance; M. Urbain, notre respectable ami, sait tout.

FALDONI.

Comment?

CELESTINE.

Oui, il m'a arraché l'aveu de notre amour, et c'est en lui qu'il faut mettre maintenant tout notre espoir: il a beaucoup d'empire sur mes parens; et Dieu, qui dispose à son gré du cœur humain, peut changer leur décision.

FALDONI.

En ma faveur; non, Célestine, n'y comptons point. M. de Fierval surtout, enorgueilli de sa noblesse, méprise trop tout ce qui n'est pas son égal.

CELESTINE, regardant de tous côtés.

Faldoni, quels que soient les évènements...

FALDONI.

Hé bien?

Célestine.

3

CELESTINE.

Vous ne m'oublierez jamais ?

FALDONI.

Pouvez-vous bien me le demander ?

CELESTINE.

Dans une heure nous allons partir pour le château.

FALDONI.

Célestine ose-t-elle croire qu'un si court espace puisse nous séparer ?... Ne l'ai-je pas déjà franchi, cet espace, plusieurs fois dans une journée ?

CELESTINE, *avec mystère.*

Faldoni, j'ai quelque chose à vous remettre.

FALDONI.

Ah ! je le pressens !... une lettre d'adieux éternels ?

CELESTINE.

Cette lettre-là, mon ami, mieux que toute autre, vous rappellera l'infortunée Célestine ; son amour, ses regrets, ses souffrances, voilà ce qu'elle a cherché à y exprimer, à y peindre. Ouvrez, ouvrez.

(Elle lui donne une lettre.)

FALDONI.

Ciel ! le portrait de Célestine !

CELESTINE.

Oui ; je l'ai fait pour vous ; c'est ainsi que Célestine trace ses adieux au plus aimé des hommes.

FALDONI, *baisant le portrait.*

Femme adorée, quelle surprise délicieuse !... quelle consolation certaine !... placez vous-même ce précieux gage de votre amour sur ce cœur qui ne cessera de battre pour vous, et jurons ensemble, par le ciel qui nous entend, que Célestine et Faldoni ne formeront jamais d'autres nœuds que ceux de leur union.

CELESTINE, *avec exaltation.*

Oui, oui, Faldoni, je le jure.

(Faldoni met un genou en terre, Célestine suspend le portrait au col de Faldoni.)

SCENE XV.

Les Mêmes , M, et Mme. de FIERVAL, ouvrant tout à coup la porte du fond. GERTRUDE, derrière; FALDONI, aux genoux de Célestine.

M. et Mme. DE FIERVAL.

Que vois-je ? (*Effroi des deux amans qui se séparent.*)

CELESTINE, jetant un cri.

Ciel ! mon père !

M. DE FIERVAL.

Célestine, qu'est-ce à dire ?... Votre embarras paraît extrême !... Vous ne me répondez point ?... Existerait-il donc quelque intelligence ?... oh ! non, je connais trop ma fille pour soupçonner entre elle et un homme tel que Monsieur...

FALDONI, à part.

Suis-je assez humilié ?

Mme. DE FIERVAL.

Quel silence !

CÉLESTINE, se jettant aux pieds de sa mère.

Ah ! ma mère, prenez pitié de moi ; ne me repoussez pas de votre sein !

M. DE FIERVAL.

Qu'entends-je ! et quel mystère ?..

FALDONI.

Je ne craindrai point de vous le dévoiler, monsieur ; l'amour, qui ne connaît point les obstacles que fait naître l'orgueil ; l'amour le plus passionné a, depuis longtemps et dans le silence, osé réunir le cœur de Célestine à celui de Faldoni.

Mme. DE FIERVAL.

Se peut-il ?..

M. DE FIERVAL.

Qu'un étranger, qu'un homme qui ne tient à aucun des liens de la société, cherche et parvienne à surprendre le cœur d'une fille vertueuse, je le crois sans peine ; mais que cette fille, élevée dans les sentimens de l'honneur, méconnaisse ses devoirs..

CELESTINE.

Mon père !..

M. DE FIERVAL.

C'en est trop, fille indigne, je te désavoue !

FALDONI.

Permettez-moi de la défendre, Monsieur

M. DE FIERVAL.

Vous ! je vous accable de mon mépris ; sortez.

FALDONI.

De votre mépris !.. Faldoni, cependant, ne l'a point mérité ; son amour n'a point été souillé par la séduction ; ses entretiens, avec votre fille, n'eurent jamais lieu sans un témoin respectable et discret...

GERTRUDE, *à part.*

Je suis perdue !

M. DE FIERVAL.

Sortez, vous dis-je, infâme suborneur !

FALDONI.

Vos discours, Monsieur, deviennent outrageans !

M. DE FIERVAL.

Votre présence enflamme ma colère !

FALDONI.

Et vos injures révoltent tous mes sens !

M. DE FIERVAL.

Pour la dernière fois, sortez, ou je vous fais chasser... Holà, quelqu'un ?

Mme. DE FIERVAL, CÉLESTINE ET GERTRUDE.

Arrêtez !

FALDONI.

Je m'éloigne, Monsieur ; mais toujours digne de votre estime. Vous éprouverez un jour quelques regrets d'avoir fait impitoyablement chasser l'homme qui emporte avec lui le cœur et les sermens de votre fille.

M. et Mme. DE FIERVAL.

Des sermens !

FALDONI.

Rien ne pourra rendre parjures Célestine et Faldoni.

CÉLESTINE.

Parjures ! non, non, jamais !

FALDONI, *d'une voix un peu étouffée.*

Adieu, Célestine !

CÉLESTINE.

Faldoni !..

(Elle veut courir vers lui. Faldoni disparaît.)

M. DE FIERVAL.

Demeurez.

CÉLESTINE.

Par grâce !..

M. DE FIERVAL.

Arrête ! fille coupable, et respecte encore ton père !

(Célestine, repoussée, tombe dans les bras de sa mère et est soutenue par Gertrude.)

Fin du premier acte.

ACTE DEUXIÈME.

(Le théâtre représente une partie du parc du château d'Irigny; un berceau est à droite du public; au fond règne un mur élevé; au milieu est une grille de fer.)

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANÇOIS *seul.*

Enfin, nous voilà arrivés au château d'Irigny! ce pauvre jeune homme, comme il s'est trouvé mal en sortant du salon! j'ai ben cru qu'il était mort tout-à-fait, cette fois!... Nous avons été plus d'une heure et demie autour de lui sans pouvoir lui arracher une seule parole. Quelle diable de maladie! ça lui jouera un mauvais tour, c'est sûr... Je ne sais pas pourquoi j'ai le pressentiment que nous n'aurons pas beaucoup d'agrément aujourd'hui; mais tout à l'instants, de la croisée du salon au premier, ce particulier que j'ai vu dans la petite ruelle, et qui entrait chez le père Mathurin notre vigneron, ça ne serait-y pas?... Eh! oui, c'est le même habit... C'est lui, bien sûr... C'est M. Faldoni!... Chût! v'là justement Mamezelle Gertrude, faut tâcher de savoir queuque chose.

SCÈNE II.

GERTRUDE, FRANÇOIS.

GÉRTRUDE.

François?

FRANÇOIS,

Me voilà, Mamezelle Gertrude.

GERTRUDE.

Sais-tu dans quelle avenue se promène M. Florville et Madame de Fierval?

FRANÇOIS.

Par ici, Mamezelle Gertrude ; je vais vous-y conduire.

GERTRUDE.

Inutile ; il faut aller sur-le-champ dresser votre dessert.

FRANÇOIS.

Ah ! ma foi, je l'avais oublié. (*A part.*) V'là un dessert qui dérange mes projets. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

GERTRUDE *seule.*

Que faire?... quel nouvel embarras!... M. Faldoni est déjà dans le village ; il vient de m'en instruire par ce billet que m'a remis en secret notre vigneron, chez lequel il se tient caché : il veut absolument parler à Célestine. Je n'ose en vérité, d'après ce qui s'est passé ce matin à la ville... Rejoignons Madame ; il faut se servir du prétexte convenu avec elle pour lui annoncer, devant M. Florville, que ma Célestine ne pourra paraître au dîner. En effet, ses larmes n'ont point encore tari depuis notre départ de Lyon. Qu'il me tarde que M. Urbain arrive, pour calmer un peu sa douleur ! je ne conçois pas ce qui le retient si long-temps!... On parle, je crois, sous le grand berceau ; c'est précisément Madame avec M. Florville.

SCÈNE IV.

M^{me} de FIERVAL, FLORVILLE, GERTRUDE.

FLORVILLE.

Ce parc est charmant, Madame, je ne puis me lasser de l'admirer ; c'est un modèle de goût et d'élégance : on voit bien que le bonheur a choisi cet asyle pour sa résidence favorite !

M^{me} de FIERVAL, *à part.*

Il ne sait pas combien il me fait mal, en s'exprimant ainsi.

GERTRUDE.

Madame, j'allais au-devant de vous... La migraine de Mademoiselle Célestine est devenue si forte, qu'elle vous supplie, ainsi que Monsieur, de vouloir bien la dispenser...

M^{me} de FIERVAL.

C'était toute ma crainte. Ah ! mon cher M. Florville, que n'êtes-vous arrivé un jour plutôt ?

FLORVILLE.

Il n'a pas dépendu de moi, Madame, de faire plus prompt diligence... Eh! quoi, je serai privé, jusqu'à ce soir peut-être, du plaisir de contempler la charmante Célestine, et de l'honneur de lui présenter mes hommages?

M.^{me} de FIERVAL.

Heureusement ma fille n'est point sujette à ce mal-aise.

FLORVILLE.

Pourquoi faut-il qu'un destin contraire retarde encore un moment si désiré pour mon cœur?... Veuillez, ma bonne, témoigner à la belle Célestine toute la douleur que son absence me cause.

GERTRUDE.

Il suffit, Monsieur.

M^{me}. de FIERVAL.

Mon époux est auprès d'elle, sans doute.

GERTRUDE, *un peu embarrassée.*

Oui... Madame.. Non, Madame.

M.^{me} de FIERVAL.

Puisqu'il est ainsi, nous allons continuer notre promenade.

GERTRUDE

Il ne faut pas vous éloigner, l'on servira dans un moment; à moins que Madame n'en ordonné autrement.

M.^{me} de FIERVAL.

Pourquoi changer l'heure accoutumée? Nous n'irons que jusqu'à la petite Chartreuse.

FLORVILLE.

Une Chartreuse aussi!

GERTRUDE.

C'est l'oratoire du château.

FRANÇOIS, *accourant.*

Madame, on a servi.

M.^{me} de FIERVAL.

Allons-nous mettre à table... M. Urbain est-il arrivé?

GERTRUDE.

Non, Madame, et j'en suis vraiment inquiète.

M.me de FIERVAL, à Florville.

C'est le plus digne des hommes!... A deux heures, en effet, il n'était point encore de retour à l'hôtel : nous fûmes obligés de partir sans lui ; mais il ne peut tarder, sans doute.

GERTRUDE.

Vous savez qu'il n'aime point qu'on l'attende.

M.me de FIERVAL.

Oui, oui ; et nous commencerons, pour ne pas désobliger cet excellent homme. (*A part, bas et vite à Gertrude.*) Si tu le vois avant moi, dis-lui tout, Gertrude, et prie-le de se rendre chez ma fille.

GERTRUDE, *bas.*

Oui, Madame.

M.me de FIERVAL, à Florville.

Quand il vous plaira.

FLORVILLE.

Je suis à vos ordres.

(*Florville lui donne la main et ils sortent.*)

SCENE V.

GERTRUDE, *seule.*

Maintenant, il faut prendre un parti. Qu'allons nous dire à M. Faldoni ? Je sais bien que le moment est favorable ; mais...

SCENE VI.

M. URBAIN, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Ah ! M. Urbain, je vous attendais avec bien de l'impatience ! que de choses à vous apprendre !

M. URBAIN, à part.

Que j'en ai de tristes au fond de l'âme !

GERTRUDE.

Mademoiselle Célestine m'a dit qu'elle vous avoit fait confidence...

M. URBAIN.

Je sais tout.

GERTRUDE.

Ce que vous ne savez pas assurément, M. Urbain, c'est que M. Faldoni a été surpris...

M. URBAIN.

Je sais encore cela ; à l'hôtel on m'en a instruit ; mais ce que j'ignore , et ce qu'il m'importe de découvrir , c'est la retraite du malheureux jeune homme.

GERTRUDE.

M. Faldoni est ici , dans le village.

M. URBAIN.

Dans le village !.. Il faut que je lui parle... que je lui parle sans témoins.

GERTRUDE.

Je vais l'amener bien secrètement... Mais, M. Urbain, on vous attend.

M. URBAIN.

Il faut aller sur-le-champ le chercher.

GERTRUDE.

Vous le voulez : j'y vais , M. Urbain. (*à part en sortant.*) Bon Dieu , comme il a l'air consterné ! lui qui soutient tout avec tant de courage !

(Elle sort par la grille.)

SCENE VII.

M. URBAIN, seul.

Il est donc des êtres sur lesquels le ciel, dans sa colère, accumule tous les malheurs de l'humanité ! Infortuné Faldoni ! ce n'est pas assez d'être né de parens dont l'obscurité cause aujourd'hui tes regrets, d'aimer passionnément une femme que la providence ne t'a point destinée : ce n'est point assez d'être honteusement repoussé d'une famille où tu ne fus introduit que par un sentiment qui devoit augmenter s'il est possible le malheur de ta vie, il faut encore que ton sein renferme la cause de ta mort prochaine ! Étrange maladie, que l'art désigne sous le nom d'anévrisme, et dont les symptômes funestes permettent de calculer les jours de l'homme qui en est atteint !.. Comment lui apprendre ?.. et cependant tout m'y contraint : mon devoir, son salut et les circonstances... mais, le voici... Dieu ! je m'adresse à toi, accorde-moi ton secours, pour soutenir cette âme que je vais briser !.. ne me refuse pas quelques paroles consolantes, émanées de ton éloquence céleste !

Célestine.

4

SCENE VIII.

FALDONI, GERTRUDE, M. URBAIN.

FALDONI.

A l'empressement que vous mettez à me voir, Monsieur, je ne doute pas que votre bonté inappréciable n'ait une bien douce consolation à me donner.

M. URBAIN.

Gertrude, laissez-nous.

GERTRUDE, *à part, en s'en allant.*

Ceci devient de plus en plus allarmant ! Retournons auprès de ma chère Célestine. (*Elle sort.*)

SCENE IX.

Les Précédens, excepté GERTRUDE.

M. URBAIN.

Asseyons-nous.

FALDONI.

Je n'en ai plus le droit ici, Monsieur.

M. URBAIN.

Je prends cela sur moi. (*Tous deux approchent des chaises et s'asseyent.*) Faldoni, il en coûte beaucoup à mon cœur de tromper votre espérance, et, loin d'adoucir vos peines, d'être forcé de vous préparer à en supporter de nouvelles non moins affligeantes. Armez-vous de courage, mon ami; ne vous laissez point dompter par le désespoir; élevez-vous jusqu'à l'être immortel qui régit l'Univers; lisez ses décrets immuables, et dites: La vie n'est qu'un tems d'épreuves; heureux celui qui peut la quitter avec une âme pure et les regrets des hommes vertueux!

SCENE X.

CÉLESTINE ET GERTRUDE paraissent avec précipitation;

M. URBAIN ET FALDONI ne les aperçoivent pas.

FALDONI.

Que vais-je donc apprendre? Ah! parlez sans crainte. N'avez vous pas assez affermi mon âme?

M. URBAIN.

J'avais cru, jusqu'à présent, que le préjugé et la volonté du père de Célestine, étaient les seuls obstacles à vos desirs, et je ne pensais pas que Dieu lui-même s'opposât à nos vœux.

CELESTINE, *bas.*

Que dit-il ?

M. URBAIN.

Je ne pensais pas qu'il voulût aussi vous séparer de Célestine pour toujours.

FALDONI.

Expliquez-vous.

CELESTINE, *bas.*

Gertrude, soutenez moi !

M. URBAIN.

Faldoni, vous m'avez promis de la fermeté, et votre main tremble dans la mienne ; je n'ai point accepté la cruelle mission de vous porter ce coup terrible, sans songer aux moyens d'en adoucir les douleurs. Dès ce moment, je ne vous quitte plus, et aussitôt que vous connaîtrez votre nouveau sort...

FALDONI ET CÉLESTINE.

Son }
Mon } sort !

M. URBAIN.

Je vous emmène chez moi, vous m'appartenez, vous êtes mon fils ; la Providence ne refusera point, à mes prières, de jeter un regard de compassion sur vous : elle vous remplira de sa grâce, et, dans mes bras, vous supporterez, avec le calme et la sérénité du juste, la plus fatale des séparations.

CÉLESTINE ET GERTRUDE, *ensemble et bas.*

Ciel !

FALDONI.

Je vous entends, Monsieur ; les Médecins... (*Ils se lèvent.*)

M. URBAIN.

Les Médecins ont découvert la cause de ces étouffemens presque continuels, de ces évanouissemens si fréquens.

CÉLESTINE.

Écoutons bien.

FALDONI.

Et cette cause est mortelle, peut-être ?

CÉLESTINE.

Affreux silence !

FALDONI.

Vous vous taisez , M. Urbain !.. De grâce , parlez ; vous tenez là... cette consultation ; lisez , lisez , j'aurai la force de tout entendre.

M. URBAIN.

Eh bien , mon ami , vous êtes atteint d'un de ces maux de l'humanité , pour lequel l'art n'a , jusqu'ici , découvert aucun moyen de guérison.

CÉLESTINE.

Grand dieu !

FALDONI.

Ah ! je lis dans vos yeux , M. Urbain , que je n'ai plus , que quelques années...

M. URBAIN.

Si ce délai devait être moins long , beaucoup moins long?..

FALDONI.

Dans quelques jours , Faldoni ne sera plus !

CÉLESTINE.

Faldoni ne sera plus !.. Faldoni , j'ai tout entendu !.. Non , non , je ne veux point te survivre... (*prenant le papier des mains de M Urbain.*) Le voilà , cet arrêt fatal ! cet arrêt , qui doit m'enlever tout ce que j'aime !.. (*elle lit et s'écrie*) Un mois au plus d'existence !..

FALDONI.

Dieu !

CÉLESTINE.

M. Urbain , Gertrude , venez , venez avec moi !

GERTRUDE et M. URBAIN.

Quel est son délire ?

CÉLESTINE.

Je vais me jeter aux pieds de mon père ; Faldoni mourra mon époux.

FALDONI.

Je vous suis , Célestine.

CÉLESTINE.

Non , Faldoni , restez ; attendez-là...

(Elle sort avec les marques du plus grand désespoir.)

M. URBAIN.

Craignez la violence de M. de Fierval.

FALDONI.

Je n'ai plus rien à redouter des hommes.

M. URBAIN.

Vous devez au moins m'écouter : demeurez, vous-dis-je, je reviens près de vous. (*Il sort.*)

SCENE XI.

FALDONI, *seul.*

Voilà donc mon arrêt de mort prononcé! Un mois au plus d'existence!... Je vais, chaque matin, me lever sur le bord de ma tombe : ses degrés sont comptés, je les vois ; et tous les soirs je dirai : Encore un de moins à descendre ! Que m'importe, si tout espoir m'est ravi ! si Célestine a pour époux un autre que Faldoni !... Puis-je penser que tu seras infidelle à ma mémoire, lorsqu'à l'instant même tu prononçais ces mots : *Faldoni, je ne veux point te survivre...* Eh bien ! j'accepte cet héroïque dévouement. Oui, si tu m'aimes en effet autant que je t'idolâtre, tu me feras sans balancer le sacrifice de ta vie !.. Mais, ô délire !... affreuse pensée !... Ai-je bien pu la concevoir ?... Eh quoi ! je consentirais à laisser descendre dans la tombe cet objet que j'adore !... Si j'expire, accablé par le malheur, faut-il que ma mémoire soit souillée par un crime ?... Non, non, tu ne me suivras pas ; je n'ai plus de parens, je n'ai point d'amis ; toutes mes affections étaient pour toi, Célestine ! Eh bien ! toi seule jetteras quelques fleurs sur ma tombe : tes mains y placeront un cyprès... Un cyprès et des larmes !.. Que peut espérer de plus le pauvre Faldoni ?

(*Il tombe sur un banc.*)

SCENE XII.

FALDONI, *sur le banc* ; FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Ah ! mon Dieu, quelle journée !... Mais le voilà justement. Comme il est affligé !... Il va l'être bien d'avantage, quand je vais lui déclarer la volonté de Monsieur... M. Faldoni, je suis bien fâché d'être obligé de vous dire ce qui vient de se passer tout à l'heure dans le salon. Non, de ma vie je n'ai vu une scène

semblable !... Mamzelle tombe aux pieds de Monsieur devant le prétendu et tout le monde ; Monsieur la relève et la repousse. Monsieur entre dans une terrible colère, demande sur-le-champ sa voiture contre cette grille, et me dit : François, va dans le parc ; j'en ordonne d'en faire sortir à l'instant....

FALDONI, *se levant.*

Moi, sans doute ?

FRANÇOIS, *feignant de la surprise.*

Ah ! M. Faldoni.... il est vrai.... que mon maître....
Mais, M. Urbain....

FALDONI.

Il suffit. (*à part.*) Je ne suis point assez infortuné ! il faut encore que l'humiliation vienne se joindre à tout ce que j'endure !... Ah ! ma respiration devient pénible !.... Quittons ces lieux
A l'entrée de la nuit, je saurai bien encore pénétrer dans ce séjour.... où je n'en sortirai pas, où j'y recevrai de ma chère Célestine les adieux éternels !

FRANÇOIS.

Ah ! Monsieur Faldoni, sortez vite ; voilà Monsieur de Fierval !

(Il le conduit jusqu'à la grille.)

SCENE XIII.

M. DE FIERVAL, M. URBAIN.

M. URBAIN,

Si Faldoni a pénétré dans ce lieu, Monsieur, c'est moi qui l'ai mandé.

M. DE FIERVAL.

Qu'il ne s'offre jamais à mes regards.

M. URBAIN.

Monsieur...

M. DE FIERVAL.

Je retourne à Lyon ; j'obtiens du Gouverneur que cette province ne renferme plus ce dangereux séducteur. Oui, je veux qu'avant la fin du jour il soit privé de sa liberté.

M. URBAIN.

Eh ! n'est-il pas assez puni, Monsieur ? Représentez-vous un moment la position d'un homme condamné à mourir, et qui

attend de jour en jour l'exécution de son arrêt. Retracedez-vous le tableau dont vous venez d'être témoin; votre fille, avec une espèce de délire, implore la grâce de voir mourir Faldoni, son époux.

M. DE FIERVAL.

Son époux!

M. URBAIN.

Laissez-lui cet espoir qui, je le sais, ne peut se réaliser : Faldoni a si peu de temps à exister encore! Ces événemens doivent abrèger le nombre de ses jours..... qu'une indécision laisse au moins dans l'âme de Célestine un rayon d'espérance. Peut-on ne pas accorder à cette malheureuse enfant un bonheur de si courte durée?

M. DE FIERVAL.

Mais, est-il bien possible! vous, Monsieur! vous que l'on ne cite qu'avec vénération! vous, le dépositaire de ma confiance, aujourd'hui le protecteur de l'immoralité! je laisserais croire à ma famille que j'ai choisi pour gendre un homme de cet état, sans naissance et sans fortune!

M. URBAIN.

Faldoni est sans fortune; il est vrai; mais il est d'une famille de Livourne, riche en vertus. Son état vous répugne, Monsieur! et pourquoi? Les plus opulens négocians n'ont-ils pas commencé comme Faldoni? et la première noblesse n'a-t-elle pas pris naissance au milieu du commerce et au milieu des champs? Cette classe laborieuse des spéculateurs que vous semblez mépriser, n'est-elle pas une des plus respectables? l'homme industriel qui soumet à ses calculs, d'un bout du monde à l'autre, toutes les richesses de la terre et des mers, qui fait exister des milliers d'artisans et d'individus en proie à la misère; cet homme-là, dis-je, n'est-il pas digne d'occuper un rang honorable dans la société?

M. DE FIERVAL.

Prétendez-vous me donner ici des leçons? Trêve à ces discours; ma résolution est invariable: ma fille épousera M. de Florville, ou je me sépare à jamais de ma fille.

M. URBAIN.

Au nom du ciel, M. de Fierval, moins de rigueur. Si mes cheveux blancs n'ont point le droit de vous fléchir, pour dernière tentative, j'emprunterai la voix de la religion. Entendez-là vous dire: Toi, père de famille, chargé, par la Providence, de veiller au bonheur de ton enfant, que répondras-tu à l'arbitre souverain, quand il te demandera compte de celui qu'il t'a confié? J'ai sacrifié ma fille, lui diras-tu, à des vœux de fortune et d'ambition; j'ai fait pour

elle un supplice d'une union créée pour être une félicité terrestre. Qu'arrivera-t-il, cruel ! si tu la forces d'épouser un homme qu'elle ne pourra aimer ? As-tu bien prévu tous les dangers, les désordres qui vont se suivre ? Vois des enfans malheureux repoussés peut-être du sein d'une mère ; une épouse languir et finir sa carrière avant le terme établi par la nature. Si elle résiste à sa douleur, vois, homme insensible, la discorde souffler entre les deux époux une haine implacable, les séparer avec éclat, les dévouer au malheur du divorce : entends les tribunaux retentir de leurs guerres intestines ; enlever le père à la fille, et arracher la fille à la mère ! Ah ! M. de Fierval, si vous ne cédez à ces déchirans tableaux, vous êtes le plus coupable des mortels !... Je vous prédis que des maux sans nombre vont vous accabler ; que vous abrégerez les jours de Célestine, jours dont je vous rends responsable devant la divinité !

M. DE FIERVAL.

C'est est trop, vieillard téméraire ! vous joignez la menace à l'insulte : je vous interdis, comme à votre indigne protégé, l'entrée de ma maison.

M. URBAIN.

L'humanité m'ordonne de pénétrer partout où sont des infortunés.

(Tous deux sortent par la grille ; l'un à droite, l'autre à gauche.)

Fin du second acte.

ACTE TROISIÈME.

(Même décor qu'au deuxième.)

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORVILLE, *seul.*

Tout est donc découvert, et la migraine est, à ce qu'il me paraît, en vogue à Lyon comme à Paris, pour servir d'excuse au beau sexe dans mille et une circonstances. En vérité, on n'a pas une plus malheureuse étoile ! mon père me force de quitter, avec la capitale, les plus jolies femmes du monde, qui toutes m'adoraient, me chérissaient, m'idolâtraient, pour faire un voyage excessivement fatigant, et trouver, au lieu d'une jeune personne empressée de me plaire, une nouvelle Héloïse, une espèce de Nina ! il faut venir en province pour voir des choses comme celles-là ! c'est inconcevable, sur ma parole. Si nos belles parisiennes s'avisait d'aimer de cette façon, mais nous serions perdus : il faudrait mourir de langueur. Fort heureusement on ne trouve plus aujourd'hui d'Héloïse que chez les libraires, et de Nina qu'à la comédie italienne. Je suis réellement fâché de ce contre-temps. Mademoiselle de Fierval est fort jolie, et cet air mélancolique ajoute encore à ses attraits. Ma foi, en attendant les événemens et l'heure du souper, je vais parcourir les alentours de ce château ; le site est des plus pittoresques.

SCÈNE II.

FLORVILLE, FRANÇOIS, *en livrée.*

FRANÇOIS.

Monsieur, les chevaux sont prêts, et je vais vous accompagner.

FLORVILLE.

Dis plutôt me conduire.

Célestine.

5

SCENE III.

Les Précédens , M. DE FIERVAL.

M. DE FIERVAL.

Où allez-vous donc , mon cher Florville ?

FLORVILLE.

Faire une excursion dans ces charmans parages.

M. DE FIERVAL.

Fort bien ; mais avant de sortir , j'ai à vous apprendre une excellente nouvelle.

FLORVILLE.

Laquelle ?

M. DE FIERVAL.

Le Gouverneur va signer l'ordre de faire partir de cette province l'homme qui a donné lieu au fâcheux évènement dont, bien malgré moi , vous avez été témoin , et de plus m'a autorisé à livrer ce Faldoni aux archers , s'il osait encore paraître chez moi.

FLORVILLE.

Qu'on me le désigne , et je vous promets de venger dans son sang l'insulte qu'il vous a faite en osant maîtriser le cœur de votre charmante fille. S'il me faut renoncer au bonheur de la posséder , il sera du moins consolant pour moi d'avoir pu contribuer à soutenir l'honneur de son nom.

M. DE FIERVAL.

Vous m'enchantez ; mon cher Florville ! Hé quoi ! me serait-il donc permis de croire qu'après le délire de ma fille , et la scène affreuse qui s'est passée devant vous , vous songeassiez encore à un hymen dont je n'eusse plus osé vous parler ?

FLORVILLE.

Je ne vois , Monsieur , dans la conduite de la belle Célestine , qu'un moment d'égarément , et le premier élan d'un cœur sensible. J'espère , avec des soins , des prévenances , des assiduités , parvenir à lui faire oublier celui qui occupe aujourd'hui toutes ses pensées. Si donc votre intention est toujours la même , Monsieur , et si Mademoiselle consent enfin . . .

M. DE FIERVAL , *avec colère.*

Oui , oui , elle y consentira , M. de Florville. Moi ! plier aux caprices de ma fille ! pour son penchant ridicule , rompre de

nouveau avec un ancien ami qui met , pour clause de notre réconciliation , et pour l'accord de nos intérêts , l'alliance de Célestine avec vous ! vous avez , je le crois , meilleure opinion de ma façon de penser. Allez , et je vous promets qu'à votre retour , vous trouverez ici bien du changement.

FLORVILLE.

J'en accepte l'augure.

M. DE FIERVAL.

Nous nous reverrons bientôt.

FLORVILLE.

Bientôt.

(Il sort avec François , qui étoit resté à la grille.)

SCENE IV.

M. DE FIERVAL, *seul.*

Non , non , je ne fléchirai pas , et j'userai de toute l'autorité d'un père ; mais j'ai peine encore à me rappeler le discours de cet homme ; comblé de mes bontés , de celles de Madame de Fierval , je ne lui pardonnerai jamais les écarts qu'il s'est permis. (*Il va pour sortir.*) Voici ma fille ; occupons-nous d'elle d'abord , et ne différons pas plus longtemps de lui déclarer mes dernières volontés,

SCENE V.

M. DE FIERVAL, CELESTINE.

(Célestine pensive , n'aperçoit pas d'abord son père ; elle frémit à son aspect.)

M. DE FIERVAL.

Vous venez fort à propos, Célestine, je veux avoir un entretien avec vous : prêtez-y bien toute votre attention , c'est peut-être le dernier.

CELESTINE.

O mon père ! ai-je donc mérité tant de sévérité ?

M. DE FIERVAL.

Quand une fille a franchi les bornes du devoir , un père a le droit de passer celles de la rigueur.

CELESTINE.

— Pourquoi faut-il que je sois devenue l'objet de la vôtre ? Je n'ai jamais déshonoré ma naissance ; les sentimens de vertu que vous m'avez transmis , n'ont jamais cessé d'être dans mon cœur : souffrez que j'implore la clémence paternelle ; n'ôtez pas la vie à celle à qui vous l'avez donnée.

M. DE FIERVAL.

Inutiles prières ! vaines supplications ! je ne vous quitte pas que vous n'ayez consenti à épouser M. de Florville.

CELESTINE.

Moi, mon père, jamais.

M. DE FIERVAL.

Je le veux.

CELESTINE.

C'est impossible.

M. DE FIERVAL.

Je l'ordonne !

CELESTINE.

Reprenez plutôt mes jours, je n'en ai plus besoin ; ceux de Faldoni vont finir.

M. DE FIERVAL.

Toujours ce nom qui m'est odieux !

CELESTINE.

La grâce que j'implore est pourtant bien légère, puisque le terme de l'existence de ce malheureux est fixé ; que vous ne le verrez point ; que me retirant dans une solitude, la société ne prononcera pas le nom de son épouse ; que je renonce à l'héritage de vos biens ; et qu'enfin je ne vous demande, ô mon père, que d'être auprès du lit de mort de Fal.... de cet infortuné, pour lui fermer la paupière, et sentir la dernière palpitation de son cœur !

M. DE FIERVAL.

Fille rebelle, je vois bien que je commanderai maintenant en vain ; je t'abandonne !

CELESTINE.

Mon père !

M. DE FIERVAL.

Je ne veux plus et voir.

CELESTINE.

Mon père !...

M. DE FIERVAL.

Le cloître le plus austère va devenir ton asile ; mais tu n'y entreras pas sans être maudite par ton père !

CELESTINE, se jetant à ses pieds.

Arrêtez!

M. DE FIERVAL.

Oui, j'attirerai sur toi la vengeance du ciel; les portes du monastère vont s'ouvrir; et dans une heure, si tu n'as pas obéi à l'ordre de ton père, il t'accablera de sa malédiction!

CELESTINE, se relevant et courant après lui.

Mon père! mon père!

(Elle se jette à ses pieds, Fierval la repousse vivement.)

SCENE VI.

(Nuit des confesseurs seulement.)

CELESTINE seule, se relevant avec peine; le jour baisse.

L'ai-je bien entendu, ce mot, ce mot épouvantable? Sa malédiction! (Elle recule quelques pas.) Il me menace de sa malédiction!... N'avais-je donc pas assez de maux à souffrir! (Elle va vers le banc tout en parlant, et s'assied.) Affreuse alternative! une union qui me révolte, ou bien être maudite par mon père! O mon dieu! la mort seule pourrait mettre fin à tant de souffrances.

SCENE VII.

FALDONI, CELESTINE sur le banc.

FALDONI.

Le jour est sur son déclin; je suis heureusement de retour assez tôt pour m'introduire dans le parc sans être aperçu! lorsque la nuit épaissira ses ombres, je m'approcherai du château, afin d'épier ou Gertrude ou Célestine... Chère Célestine, de quel autre malheur tu seras informée!

CELESTINE.

Faldoni! Faldoni! ne te verrai-je plus?

FALDONI.

J'entends sa voix! (il regarde.) Célestine!

CELESTINE.

Qui m'appelle? (elle l'aperçoit.) Vous, mon ami!

FALDONI.

Silence, et craignons d'être vus.

CELESTINE.

Comme vos yeux sont égarés! sinistre pressentiment!

FALDONI, regardant de tous côtés.

Célestine!

CÉLESTINE.

Qu'allez-vous m'apprendre ?

FALDONI.

Une nouvelle infortune !... Afin d'obéir au digne M. Urbain, qui m'a offert, pour dernier asile, celui de ses vertus, j'ai cru devoir, en toute hâte, retourner, avant la fin du jour, remercier de tous leurs soins les honnêtes commerçans chez lesquels, vous le savez, j'étais employé. A peine à cent pas de leur maison, un des secrétaires du gouverneur m'aborde, et me dit à l'oreille : Faldoni, fuyez, le gouverneur, sur la demande de M. de Tierval, vient de signer votre exil.

CÉLESTINE.

Dieux !

FALDONI.

Déjà les ordres sont donnés pour vous arrêter.

CÉLESTINE.

Vous arrêter !

FALDONI.

Mon signalement est trop connu pour que je puisse échapper ; je n'ai pas voulu qu'on m'éloignât de Célestine sans l'embrasser pour la dernière fois !

CÉLESTINE.

Je ne supporterai point tant de maux ! Vous ne savez pas, mon ami, quelle autre fatalité me poursuit aussi ; mon père, mon inexorable père, ne me laisse plus à choisir qu'entre une alliance que j'abhorre, ou sa malédiction !

FALDONI.

Homme cruel !

CÉLESTINE.

Qu'avons-nous donc fait l'un et l'autre, ô mon Dieu ! pour mériter un châtimeut si horrible ?... Ah ! je le répète, le trépas serait pour moi le plus grand de tous les bienfaits !

FALDONI.

Vous désirez la mort, Célestine !

CÉLESTINE.

Je sais que ce vœu est affreux ; mais, Faldoni, il est permis au désespoir de tout dire et de tout souhaiter ! Mon ami, ce désespoir est au comble dans mon âme ! Cette malédiction, cette alliance, votre exil... Faldoni !

FALDONI.

Achievez...

CÉLESTINE, *avec un peu d'égarement.*

Chât !...

FALDONI.

J'entends quelqu'un !

CÉLESTINE.

C'est ma mère et Gertrude !

FALDONI.

O contre-temps !

CÉLESTINE.

Faldoni, cachez-vous dans ces charmilles, gagnez même l'extrémité du parc ; c'est un lieu abandonné, où certes on ne sera pas tenté de vous chercher... Lorsque neuf heures sonneront au château, revenez ici.

(Demi-nuit.)

FALDONI.

A neuf heures... Célestine !..

CÉLESTINE.

A neuf heures !

(Faldoni disparaît.)

SCÈNE VIII.

CÉLESTINE, *seule.*

C'en est fait ! et mon plan est arrêté. Dans l'appartement de mon père, je saurai me procurer... oui, oui... je saurai me soustraire à la malédiction paternelle !

SCÈNE IX.

Mme. DE FIERVAL, CÉLESTINE, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Je vous le disais bien, Madame, que Mademoiselle était encore dans le parc.

Mme. DE FIERVAL.

Y penses-tu, ma fille ? seule aussi longtemps !

CÉLESTINE.

A peine m'en suis-je aperçue. Mon père m'a laissée, en me quittant, de grands motifs de réflexion !

Mme. DE FIERVAL.

Et c'est à ce sujet que je viens te trouver. Le délai accordé par mon époux est prêt d'expirer.

CÉLESTINE.

Ma résolution est prise, ma mère.

Mme. DE FIERVAL.

Tu... consens, n'est-ce pas?

CÉLESTINE

Je n'ai plus rien à refuser à mon père!

GERTRUDE, *à part.*

Que dit-elle?

Mme. DE FIERVAL.

Cette soumission et ce sacrifice m'enchantent!.. Embrasse-moi.

CÉLESTINE, *s'approchant de sa mère et à part.*

Que je souffre!

(Elle embrasse sa mère)

SCÈNE X.

Les Mêmes, FLORVILLE, M. DE FIERVAL FRANÇOIS.

Mme. DE FIERVAL.

Vous ne pouvez arriver dans des momens plus heureux, mon cher Florville, et mon époux aussi.

(M. de Fierval, venant du château, avec un air sombre.)

CÉLESTINE, *à part.*

O ciel!

Mme. DE FIERVAL.

Mon ami, ne montre plus ce front sévère; Célestine, cédant enfin à la raison, à l'amitié, se rend à nos vœux les plus chers.

GERTRUDE, *à part et vite.*

Je n'en crois rien, moi.

M. DE FIERVAL.

J'en ai l'âme ravie!

FLORVILLE.

Ah! Mademoiselle, permettez que celui qui n'osait plus prétendre à un si grand bonheur, exprime à vos pieds...

CÉLESTINE, *le relevant.*

Il suffit, Monsieur.

M. DE FIERVAL.

Rendons-nous à l'instant à Lyon, chez mon notaire.

CÉLESTINE, *à part.*

Qu'entends-je ?

M. DE FIERVAL.

Je veux que, dès ce soir, le contrat soit signé.

FLORVILLE.

A merveille.

CÉLESTINE.

Et moi, j'ai une prière à vous faire, Monsieur.

FLORVILLE.

Une prière... des lois à me dicter.

Mme. DE FIERVAL.

Explique-toi, ma fille.

CÉLESTINE, *à Florville.*

Veuillez obtenir de mon père de différer, jusqu'à demain, la signature de ce contrat ?

M. DE FIERVAL.

Ce délai me déplaît.

FLORVILLE.

Cependant, Monsieur, souffrez que, pour complaire à la belle Célestine, je vous intercède malgré mon impatience.

M. DE FIERVAL.

Jusqu'à demain seulement, ma fille !

CÉLESTINE, *avec une double intention.*

Demain, je n'apporterai plus d'obstacles aux ordres de mon père.

Mme. DE FIERVAL.

Mon ami, vous l'entendez.

FLORVILLE.

Monsieur !..

M. DE FIERVAL.

Soit. (*à part.*) Puissé-je ne point avoir à me repentir de cette condescendance !

Mme. DE FIERVAL.

Mon enfant, rentrons au château; la chute du jour nous y

Célestine

rappelle. Ainsi donc, plus d'alarmes, de mélancolie. Ah ! j'entrevois que cette soirée sera des plus agréables !

CÉLESTINE, *à part.*

Pauvre mère !

M. DE FIERVAL.

Allez, je vous suis ; j'ai quelques ordres à donner.

(La nuit.)

SCENE XI.

M. DE FIERVAL, GERTRUDE, FRANÇOIS.

M. DE FIERVAL.

Je ne suis pas tranquille ; j'ai regret d'avoir cédé à leurs instances !.. Ce M. Urbain, ce vieillard sentencieux... François, ferme sur-le-champ cette grille.

FRANÇOIS.

Déjà, Monsieur, ?.. ordinairement ce n'est qu'à dix heures.

M. DE FIERVAL.

Point de réflexions !

FRANÇOIS.

Je vais chercher la grosse clef. (*Il sort.*)

M. DE FIERVAL.

Quand à vous, Gertrude, je vous fais la défense la plus expresse de laisser entrer, désormais, chez moi M. Urbain.

GERTRUDE.

Comment, Monsieur ?

M. DE FIERVAL.

Gardez-vous aussi de recevoir aucun billet de Faldoni, ou d'en remettre à ce dernier de la main de ma fille ; j'ai tout lieu de croire que c'est vous qui avez protégé cette intelligence. Songez que la plus légère faute, maintenant, vous ferait congédier, sans aucun égard, ni pour votre âge, ni pour vos longs services.

GERTRUDE.

Il suffit, Monsieur.

(M. de Fierval retourne vers le château.)

SCENE XII.

GERTRUDE, *seule.*

Ah ! bon Dieu ! bon Dieu ! quels regards menaçans !.. mais revenons à ma chère Célestine. Je ne conçois rien à ce changement subit ; il est vrai que Monsieur a employé des moyens si violens ! et d'ailleurs , se trouvant sans appui , sans conseils , la pauvre enfant ! que pouvait-elle faire ou devenir ? M. Faldoni exilé , M. Urbain consignèl..

SCENE XIII.

GERTRUDE, M. URBAIN.

GERTRUDE.

Qui est là , s'il vous plait ?

M. URBAIN.

C'est moi , Gertrude , c'est moi.

GERTRUDE.

Vous , M. Urbain ! ah ! mon Dieu ! je pensais à vous précisément.

M. URBAIN.

Le jeune Faldoni a-t-il reparu ici pendant mon absence ?

GERTRUDE.

Non , Monsieur.

M. URBAIN.

C'est inconcevable ! je ne puis savoir ce qu'il est devenu !.. Je tremble , qu'abandonné un moment à lui-même , il ne se soit porté à quelque extrémité !

GERTRUDE.

Hélas ! si cela n'est pas déjà fait , il serait bien possible qu'un pareil événement arrivât en apprenant que mademoiselle Célestine vient de consentir à tout.

M. URBAIN.

Je ne vous comprends pas.

GERTRUDE.

Eh oui ! monsieur Urbain. A la suite d'un très-vif entretien avec son père , et dans lequel il l'a menacé du cloître et de sa malédiction , ma chère Célestine...

M. URBAIN.

Je ne puis le croire... ou bien elle a quelque projet... Je veux la voir, Gertrude, à l'instant même; je saurai bien lire au fond de son cœur.

GERTRUDE, *embarrassée.*

Monsieur Urbain, c'est qu'elle est maintenant avec Madame et Monsieur de Florville.

SCENE XIV.

FRANÇOIS, *avec une lanterne et une grosse clé, allant à la grille*; GERTRUDE et M. URBAIN, *se mettant à l'écart.*

FRANÇOIS.

Je pensais bien qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire, pour qu'on me fit fermer la grille dans cette saison avant dix heures!... Dépêchons-nous de rentrer, il faut que je dise à mademoiselle Gertrude que je viens de voir mademoiselle Célestine dans la chambre de son père prendre des pistolets: elle avait vraiment un air égaré!

M. URBAIN.

Un air égaré!... Que parles-tu, François, de Célestine? Tu lui as vu des armes dans les mains?

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur, et elle est descendue avec par le petit escalier dérobé qui donne dans le parc.

M. URBAIN.

Dans ce parc immense!... Dieux!... Faldoni, peut-être, l'y attend!... Je connais leur exaltation, leur désespoir.... Je vais trouver M. de Fierval.

GERTRUDE.

L'entrée du château vous est interdite.

M. URBAIN.

Eh! que m'importe cette défense!... Je veux sauver Célestine.

(Il sort ainsi que Gertrude.)

SCENE XV.

FRANCOIS, *seul.*

Salver mademoiselle Célestine! . . . Ah! si cette idée-là était venue à ma pensée! . . . Ah! bon Dieu, courons vite allumer tous les flambeaux du château.

(Neuf heures sonnent.)

SCENE XVI.

FALDONI, *seul, sortant du berceau, marche péniblement.*

L'heure vient de sonner, l'obscurité est grande : tâchons d'avancer un peu. (*Il tombe sur le banc.*) Ah! mes forces me manquent! . . . mes derniers momens, je le sens, ne sont pas éloignés! . . . Célestine, hâte-toi! . . . hâte-toi de venir! . . . Je crois l'entendre! . . . Non, non, pas encore! . . . Ce rendez-vous donné par elle dans ces lieux! . . . L'air d'assurance qu'elle a pris tout à coup! . . . ses mots entre-coupés! . . . son cœur comme le mien est em! r! s! é! ; son imagination est vive, ardente. . . Cette fois, quelqu'un s'avance lentement sous cette avenue couverte! . . . C'est elle sans doute.

SCENE XVII,

CÉLESTINE, FALDONI.

CÉLESTINE, *à voix basse.*

Oui, dans la Chartreuse, . . . avec recueillement. . . je prierai le ciel! nous le prions tous les deux. . . et tous les deux, unis par le trépas! . . . Quel nœud! . . . celui-là ne se rompra jamais!

FALDONI.

Célestine, est-ce vous?

CÉLESTINE.

Moi-même, Faldoni! . . . nous voici réunis; il ne dépend que de vous de ne plus nous séparer.

FALDONI.

Que dites-vous?

CÉLESTINE.

Ecoutez, mon ami, votre arrêt est prononcé; mon père a

dicté le mien...rien ne peut vous sauver, Faldoni, et aucune puissance ne me fera donner ma main à d'autre que vous!... En bravant l'autorité de mon père, j'attire sur ma tête le courroux du ciel. Il faut donc ne plus résister à mon père, et pourtant ne point violer des sermens si chers à mon cœur! Vous le voyez, Faldoni, nos maux sont pareils; les mêmes moyens d'y mettre fin doivent par nous être mis en usage.

FALDONI.

Eh bien, Célestine?

CELESTINE.

Il en est un dont la réussite est sûre : celui-là pourra nous soustraire...

FALDONI.

Vous voulez fuir!

CELESTINE.

Moi, fuir de la maison paternelle! ah! Faldoni, osez vous le penser!

FALDONI.

Pardonnez, Célestine!

CELESTINE.

Non, non, je ne veux point sortir de cette enceinte; c'est ici que mes malheurs ont pris naissance; c'est ici qu'ils doivent finir!

FALDONI.

Quel est donc ce moyen infallible?

CELESTINE.

Le voici. Dans ce lieu de retraite, ce lieu consacré à la piété...

FALDONI.

Eh bien?

CELESTINE.

Là, près de l'autel, en présence d'un dieu qui recevra nos derniers sermens...

FALDONI.

Après?

CELESTINE.

J'ai caché des armes, dont l'effet prompt et terrible...

FALDONI.

Grands dieux!...

CELESTINE.

Et qu'avais-je à redouter?...la mort!...la mort, je la désire, je la veux; mais je la veux avec toi, près de toi.

FALDONI.

Et vous avez pu penser ?..

CELESTINE.

Que je te survivrais ?.. ah ! Faldoni , je croyais que tu avais mieux jugé mon cœur !

FALDONI.

Femme adorable ! tu ne me feras point un pareil sacrifice : le ciel m'a désigné seul pour victime !

CELESTINE.

Le ciel , en te frappant , a prononcé mon arrêt.

FALDONI.

Tu dois vivre pour une famille...

CÉLESTINE.

Qui m'imole à son orgueil.

FALDONI.

Quel est votre délire ?

CÉLESTINE.

Je suis calme, Faldoni ; prends ma main , elle ne tremble pas ; l'excès du désespoir ferme le cœur à toutes les émotions : viens , conduis-moi au pied de l'autel.

FALDONI.

Célestine!...

CÉLESTINE.

Faldoni , le temps s'écoule ; on peut nous surprendre. La lueur des flambeaux... Viens donc , viens donc , nous n'aurons pas le temps de mourir !

FALDONI , *s'écriant.*

Non , non , j'arrêterai tes pas ; tu n'approcheras point de ce funeste lieu !... Mais ma faiblesse. . . . l'émotion. . . . Je succombe.... je ne puis me soutenir... Accourez , sauvez Célestine !

SCENE XVIII ET DERNIÈRE.

Les Précédens , M. et Mme. DE FIERVAL , M. URBAIN ,
FRANÇOIS , des Valets portant des flambeaux.

Mme. DE FIERVAL.

Ma fille !

M. DE FIERVAL.

Chère enfant !

FALDONI, *d'une voix affoiblie.*

Je vous la rends.... Dans ce lieu.... des armes.... ne la quittez pas! (*Il tombe accablé, et est soutenu par M. Urbain.*)

M. URBAIN.

Généreux Faldoni! Mais son œil se trouble; sa faiblesse!

CÉLESTINE.

Faldoni!...

FALDONI.

L'effroi... tant de douleurs... ont hâté le moment...

Mme. DE FIERVAL.

Que les plus prompts secours...

FALDONI.

Ils seraient inutiles!... Pardonnez-moi... consolez-la...

CÉLESTINE.

Il expire!... ô ma mère!...

(*Célestine tombe évanouie dans les bras de sa mère. M. de Fierval exprime la plus vive douleur. Tableau.*)

Fin du troisième et dernier Acte.